Document généré le 2 juil. 2025 20:06

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le poème immédiat

Claude Beausoleil, *Furor Por México*, Trois-Rivières / México, Écrits des Forges / Université autonome de México / Éditorial Aldus 1998, 212 p., 15 $.

Christian Roy, *Pile ou face à la vitesse de la lumière*, Perce-Neige, 100 p., 12,95 $.

Dominique Gaucher, *Solos*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 102 p., 10 $.

Jocelyne Felx

Numéro 97, printemps 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37368ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2000). Compte rendu de [Le poème immédiat / Claude Beausoleil, *Furor Por México*, Trois-Rivières / México, Écrits des Forges / Université autonome de México / Éditorial Aldus 1998, 212 p., 15 $. / Christian Roy, *Pile ou face à la vitesse de la lumière*, Perce-Neige, 100 p., 12,95 $. / Dominique Gaucher, *Solos*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 102 p., 10 $.] *Lettres québécoises*, (97), 42–43.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Claude Beausoleil, *Furor Por México,* Trois-Rivières/México, Écrits des Forges/Université autonome de México/Éditorial Aldus, 1998, 212 p., 15 $.
Christian Roy, *Pile ou face à la vitesse de la lumière,* Perce-Neige, 100 p., 12,95 $.
Dominique Gaucher, *Solos,* Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 102 p., 10 $.

Le poème immédiat

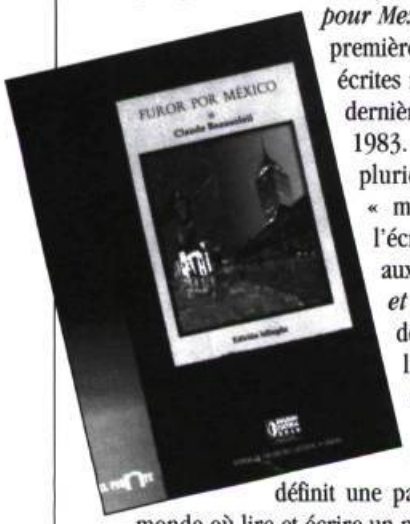
POÉSIE
Jocelyne Felx

Le monde tel qu'il est tout entier ramené à ses apparences.

TOUT S'ÉGARE OU SE PERD DE VUE à se retrouver surexposé. Le monde n'a plus d'horizon qui en limite la vue et derrière quoi il puisse se retirer. Une incapacité foncière pour l'écrivain d'apparaître vraiment dans son être, dans son secret, vision retournée sur elle-même, se manifeste à travers les recueils recensés. Ici, l'art dédouble, reflète et reproduit.

Grande chambre urbaine

Les livres de Claude Beausoleil cultivent l'antagonisme et l'entrelacement de la constance de l'écriture au sein de l'inconstance du voyage. *Furor Por México* est un recueil bilingue destiné aux lecteurs mexicains hispanophones. L'édition originale, publiée en 1992 et titrée *Fureur pour Mexico*, comptait quatre parties. Les deux premières parties de l'édition présente furent écrites respectivement en 1986 et en 1991 ; la dernière, « Le livre du voyage », fut publiée en 1983. Voyageur de lui-même, « marcheur pluriel de [ses] rêveries », Beausoleil « moule la ville aux livres », comme il l'écrira dans *Le chant du voyageur* paru aux Herbes rouges en 1999. La poésie *hic et nunc* de *Furor Por México*, « au-dessus des misérables frictions » (p. 82), dévore l'instant et plonge dans l'éternité ; elle ne se mêle pas aux sueurs populaires, ou si peu. Cette prédisposition à errer, à tout recommencer et à redire indéfiniment, définit une part de l'engagement du poète dans un monde où lire et écrire un poème est une valeur compromise. Cette voix qui prêche dans le désert témoigne du poème qui s'écrit et des poètes lus ou vus dans une forme moderne mâtinée de rhétorique. Les strophes parfois flamboyantes revendiquent avec grandeur, voire emphase, la grande liberté poétique. Curieusement, *Grand Hôtel des étrangers*, où la blessure narcissique affleure à chaque page, m'apparaît une des clés de cette œuvre que brûle le feu de la poésie contre l'adversité glaciale des censeurs et du temps.



Dans *Furor Por México*, égal à lui-même, le poète ne met pas en lumière le sens de la vie à travers des détails concrets, mais excelle plutôt à exprimer la solitude nomade dans une ville où se massent près de vingt-quatre millions d'habitants, et qui draine des artistes de partout (malgré la pollution, la délinquance, les mafias, la pauvreté et cette « dictature parfaite » dont parlait l'écrivain Mario Vargas Llosa). Ici, la matérialité des sensations frappe d'évidence, enveloppant du rythme et des sonorités des vocables le Mexique arpenté au quotidien qui sert de toile de fond. La langue de Beausoleil change en nuées les matières les plus lourdes, les plus rebelles à l'envol. Les mots, les vers, teintes instables, taches vibrantes posées l'une près de l'autre, ou l'une dans l'autre, portent en eux l'apologie du changement. Déroute de l'identité nationale, hybridation, émigration, cosmopolitisme et nomadisme y résonnent secrètement. Si la spirale incarne le mouvement sans fin, elle est la figure par excellence de l'art du poète dont l'écriture, au souffle ample, est prodigue de tout ce qui échappe au regard rassembleur. L'humain ne peut se fixer ; de là, sans doute, les longueurs et le fréquent recours à des formules où l'affirmation progresse par renversements, dépassements ou paradoxes, où les extrêmes s'opposent sans se détruire parce qu'ils sont simultanément vrais.

Claude Beausoleil

Cela et une infinité d'autres choses témoignent d'une préférence pour les images de mouvement et d'écoulement, pour tout ce qu'il y a d'évanescent et de volatil. Le caractère international de l'art contemporain, son éclectisme, ressortent de la poésie de Beausoleil. Au cœur de ce style instinctif au lyrisme débordant, aucun point de vue n'est à lui seul suffisant pour saisir une fuyante réalité dont le poète éprouve fortement la complexe et ondoyante richesse en même temps que le caractère fragmenté. Formellement, le poème déborde (dédicaces aux écrivains, aux artistes, épigraphes, dates, lieux, etc.), tendance heureusement atténuée dans *Le chant du voyageur*. Le livre et la chambre éclatent aux dimensions du monde devenant un grand décor mouvant. Décor où « il écrit je le vois » (p. 98) dans un bar, un café, et qui s'oppose à la « chambre à soi » de Virginia Woolf. Beausoleil ne cherche pas à « faire entrer une ville/dans la chambre » comme Nicole Brossard dans *Musée de l'os et de l'eau* (p. 84). La ville de Beausoleil s'oppose aussi à celle de Rachel Leclerc dans *Je ne vous attendais pas*, où le malheur prend toute la place et où le labeur chasse l'amour. Le poète arrête plutôt son regard à l'apparence, à l'écorce esthétique du spectacle (comme Faust). Il donne le spectacle de celui qui écrit (et de ceux qui écrivent). À l'ère de l'aventure planétaire qui transforme tout en spectacle, il incarne magnifiquement le drame existentiel d'un monde insaisissable en une fin de siècle furieuse et délirante. Il flotte dans la lecture de ses livres, eux-mêmes tissés d'une infinité de lectures, comme une ambiance de chant, d'incantation. Et les ambiances, nous le savons, sont constituées d'éléments en alchimie mystérieuse.

Le poème direct

Christian Roy a dix-neuf ans. Son premier recueil esquisse un moment de la vie d'un « outsider ». Sa poésie m'apparaît typique de la poésie acadienne publiée récemment. Sa réinterprétation du drame de

l'existence vue comme un échec le rapproche de Francis Farley-Chevrier qui publia à dix-neuf ans *L'impasse de l'éternité* (Herbes rouges, 1991), d'Éric Cormier dans *À vif, tel un circoncis* (Perce-Neige, 1998) et de Fédric Gary Comeau dans *Ravages* (Perce-Neige, 1994) et *Routes* (Écrits des Forges, 1997).

Son « univers décadent impulsif » (p. 12) n'est pas surfait. Roy nous le montre tel qu'il est dans son insignifiance et son déracinement. L'esthétique « trash » pointe çà et là, mais en général son sens du dosage évite les dérapages. Le titre du recueil renvoie à la conscience brisée en une poussière d'instants. Dans ce *Pile ou face à la vitesse de la lumière* (coup de dés mallarméen en accéléré ?), on titube sans passé et sans avenir. À rebours de la mortification, du dolorisme ou de l'esprit justicier anarchiste, ce chanteur d'un groupe rock de Bathurst, qui écrit en puisant dans sa vie, me paraît vouer un culte à l'individualisme et à la transparence. À plusieurs endroits, les rapports du langage avec la vie empruntent à la fièvre des rêves provoqués, clins d'œil à tous les poètes involontaires déclarés depuis Baudelaire. Toutefois, c'est à la sainte Trinité des Beatniks, W. S. Burrough, Allen Ginsberg et Jack Kerouac, à ces héros démotivés socialement, méprisant la réussite ou dépeignant avec réalisme le milieu des drogués que Roy doit ses influences. Relire *Owl*, de Ginsberg, éclaire sur les intentions du jeune poète : « *with dreams, with drugs, with waking nightmares, alcohol...* » Cette ère révolue inspire la jeunesse actuelle hantée par l'immense liberté qu'incarnaient ces chantres de la contre-culture.

Christian Roy

Le livre n'est pas irréprochable. Toutefois, nous capte une écriture inventive au pouvoir évocateur. Des néologismes (homogriffe, homoformiste, nyctaphique, etc.), quelques instants amoureux et des images telles que « Je m'endors au volant de ma jeunesse » (p. 52) y ont un accent ducharmien. En marge de toute idéologie libératrice, comme d'autres jeunes voix poétiques masculines actuelles, Roy contamine le poème et ses mondes intérieurs du même incurable mal qui ronge l'univers réel.

La route vers soi

Dominique Gaucher, qui a bénéficié du programme de parrainage de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ), publie un premier livre. Malgré d'importantes différences d'accents, son recueil *Solos*, qui a pour thème l'amour, m'a rappelé *Les verbes seuls*, de Louise Desjardins, paru aux Éditions du Noroît en 1985. Là comme ici, la structure suggère finement l'évolution du roman. Au fil des cinq parties en prose des *Verbes seuls*, la finesse d'observation de Desjardins suggérait une vision cynique de l'amour. Son écriture mesurée et libre de pudeur et de pitié captivait. En revanche, l'écriture de Gaucher, en quête d'elle-même, pétrie de contradictions, n'arrive pas au fil des cinq parties de *Solos* à convertir le vers à l'humour ou à l'ironie. Un sentimentalisme simplet, un Éros qui comprend aveuglément, boursouflent le propos. L'amante, chatte en chaleur, s'absorbe dans l'instant psychotique de l'attente. Le pas de deux des « duos » fondés sur le « chassé-croisé » absence/présence devient « pas perdu » et « duel », titres des quatre parties précédant celle, éponyme, qui chante la délivrance par la solitude ; la question du visible vidée des fausses réponses qu'elle attend du monde. Tout au long du recueil le souci sexuel, omniprésent, diffuse en images hétéroclites (de la mer au rallye), et ce petit fatras sympathique révèle une physionomie affective fiévreuse et tourmentée où s'entend un désir de liberté. Mais sans cette sensibilité vigoureuse, ou encore iconoclaste, qui aurait débanalisé le rapport de l'expression à l'exprimé.

Au cœur de cette délibération pour rouvrir le temps afin d'accéder à une notion réaliste de l'instant, il faut souligner les belle pages concernant la mère. Celles-ci se détachent de l'ensemble pour témoigner d'une osmose entre enfance et sexualité. Elles m'ont rappelé ces mots des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, de Rilke : « Il était besoin d'une incroyable prudence pour vivre avec ce sang. » Ce contrepoint dans lequel la fille s'affranchit de la mère, et qui fait écho à la rupture amoureuse, enrichit considérablement le sens du livre. Enfin, Louise Desjardins a accompagné l'écrivaine dans le cadre du programme de parrainage de l'UNEQ.

Impression soignée de vos livres, périodiques et brochures à court et moyen tirages (couleur ou noir et blanc).

Nous traitons maintenant vos dossiers numériques à partir du support informatique et vos travaux d'impression à demande sur système Docutech.

AGMV MARQUIS
IMPRIMEUR INC.
Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468
TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564
E-MAIL : agmv@agmv.com